

## Avant-propos

*Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui.  
Ô mes chers concitoyens ! vous que j'ai vus gémir si fréquemment  
sur cette foule d'abus dont on est las de se plaindre,  
quand verrons-nous nos songes se réaliser ?*

Louis Sébastien Mercier  
*L'An 2440. Rêve s'il en fut jamais*

Rêver d'une autre société, beaucoup l'on fait : Platon (*Les Lois*), Mercier (*L'An 2440*), Fourier, Jules Verne (*Paris au XX<sup>e</sup> siècle*), etc. Certains par amusement, comme un jeu intellectuel. D'autres ont cherché à tenir un propos philosophique. D'autres encore ont voulu anticiper des évolutions sociétales. Tous ont imaginé une société alternative qu'ils ont fait découler d'une poignée de postulats. C'est à un exercice étrangement similaire que des auteurs plus proches de nous se sont livrés, à l'occasion de l'apparition d'un nouveau média. Ces constructions formeront la matière principale de ce livre.

Les médias laissent rarement indifférents. Ils tendent à susciter une polarisation des discours, qu'ils soient enchantés ou catastrophistes. Utopie et dystopie ne sont donc jamais loin. Ainsi, on constate que parmi la multitude que composent les discours sur les médias, il en est certains qui nécessitent un traitement à part. Ils se signalent par le fait qu'ils sont en marge de la rationalité, fantasmant les médias, rêvant de sociétés nouvelles, parfois promettant un monde meilleur. Ils empruntent les grandes catégories de l'imaginaire : l'utopie, le mythe, l'idéologie. Non qu'ils soient la trace

d'une pathologie mentale ou d'une pensée viciée, car il est normal que, devant l'inédit ou l'inconnu, l'esprit se tourne vers l'imaginaire pour penser ce qu'il ignore ou ce qui pourrait advenir. Ils sont principalement le fait d'intellectuels qui n'ont pas la communication pour domaine de spécialité : des mathématiciens, des informaticiens, des économistes, des biologistes, des littéraires, des écrivains, des ingénieurs. Fait significatif, la sociologie est peu représentée dans cet éventail des domaines de compétence. On notera au passage que la communication est un thème dont tout le monde s'empare, ce qui montre bien qu'elle est devenue un phénomène culturel.

La circulation de ces théories suit un schéma général. Elles sont d'abord destinées à des cercles restreints d'universitaires ou de spécialistes, où elles connaissent un premier succès. Puis elles en viennent à se répandre dans des cercles de plus en plus larges de la société, où elles sont souvent reprises, et même tenues pour vraies. Lorsque le processus de diffusion va jusqu'à son terme naturel, elles finissent par devenir des idées reçues sur les médias. Cette pensée sur les médias est à terme en marge des études académiques, mais leur influence est grande dans toutes sortes de milieux. Dans le grand public et l'opinion commune, comme on peut s'en douter. Mais également parmi les intellectuels, qui parfois reprennent à leur compte les idées, voire renchérissent sur ses théories. Si bien qu'elles sont présentes de manière diffuse dans le public et continue dans le temps, et qu'elles deviennent une composante de l'état d'esprit des sociétés marquées par les médias. C'est pourquoi ces discours dessinent un territoire au carrefour de l'histoire des idées, de l'anthropologie sociale, de la philosophie et de l'histoire culturelle.

Cet ouvrage part donc du constat qu'il existe une manière de penser les médias qui n'entre pas dans le champ de la sociologie des médias et, de manière générale, dans les travaux de nature scientifique. Une pensée qui place les médias au cœur du fonctionnement de la société, où chaque nouveau média est supposé faire naître une société nouvelle, en général plus performante, en tout cas profondément différente. On est en outre frappé, à la lecture de certains de ces textes, de voir surgir des thèmes caractéristiques de la tradition utopique, comme l'avènement d'un homme nouveau, l'égalité entre les hommes, le progrès pour tous, un rapport nouveau à la loi ou au savoir. À maints égards, cette manière de penser les médias évoque l'utopisme. Par commodité de langage nous appellerons utopisme médiatique cette variante de l'utopisme. Car l'optique adoptée ici consiste à postuler qu'autour des

médias s'est constituée une nouvelle variante de l'utopisme. Parler d'« utopisme médiatique », c'est-à-dire de l'utopisme en relation avec les médias, n'est pas faire usage d'une expression courante. Cette formulation n'en est pas moins justifiée à nos yeux que celles communément admises comme, par exemple, « utopisme architectural », « utopisme politique », « utopisme littéraire » et autres expressions construites sur le même schéma. L'utopisme médiatique se rattache à l'utopie générale dans la mesure où il est question d'une société imaginaire, objet de rêves et d'aspirations plus ou moins archaïques, même si, dans ce cas particulier, elle appartient à un avenir considéré comme proche, tout en étant très différente de la société contemporaine et plus encore des sociétés passées. Spécifiquement, cet utopisme est médiatique dans la mesure où cette société inédite place au centre de son fonctionnement les médias, auxquels on attribue en grande partie la transformation sociale. Cette manière de poser les rapports que société et médias entretiennent ensemble, nous nous empressons d'ajouter qu'elle est particulière, qu'elle n'est pas unique et qu'il en existe bien d'autres. Ainsi la sociologie des médias, les études sur les médias, qui apportent des réponses tout autres sur les relations médias/société. Mais pour situer l'utopisme médiatique relativement aux autres approches qui interrogent les rapports médias/société, la position adoptée ici est qu'il n'entre pas dans le champ de ces spécialités, car tout autre est sa spécificité.

Le but de cet ouvrage est d'apporter une information sur cette manière originale de penser les médias en relation avec les problématiques sociales. Il propose dans cette ligne une réflexion sur les rapports possibles entre l'utopisme et les médias. Ce projet n'a pas la prétention de faire le tour de la question, ni d'être exhaustif. Son objectif est de déterminer si l'on peut – et à quelles conditions – relier des discours à la problématique générale d'une culture et une histoire de la pensée sur les médias.

Une telle entreprise est indissociable d'une réflexion sur la notion d'utopie. Or, l'utopie n'est pas une notion facile à manier. Est-il par exemple légitime de parler d'utopie, ou d'imaginaire, de recourir à pareilles notions pour l'analyse, au regard de leur caractère imprécis et d'une absence de consensus sur leur définition ? Où finit l'enthousiasme pour un média et où commence l'utopie ? Devons-nous considérer comme utopiques les seuls projets qui ne tiennent pas compte de la réalité ? Quelle attitude devons-nous alors adopter devant des auteurs qui prennent un soin spécial à asseoir leurs théories sur

des chiffres, des données statistiques, des faits ? Et que dire d'un auteur qui se défend de tout utopisme : faut-il l'écarter de nos investigations ?

C'est pourquoi notre position de principe consiste – et c'est une différence avec nombre d'ouvrages traitant des médias à partir du prisme utopique – à envisager la notion d'utopie dans un sens neutre. On sait que plusieurs auteurs l'envisagent de manière positive, tandis que d'autres dénoncent l'utopisme et que d'autres encore s'emploient à faire la part de l'utopie et du réel. Ces ouvrages, quelle que soit leur attitude devant l'utopie, constituent des matériaux de choix pour nous. Pour notre part, il ne s'agit pas de prendre position pour ou contre l'utopie. Il ne s'agit pas non plus de juger une quelconque réalité sociologique qui répondrait au concept d'utopie. Nous nous placerons sur le plan des idées et sur le terrain des discours. Notre ambition est plutôt de comprendre comment l'utopie offre une grille interprétative et comment elle est utilisée.

En outre, contrairement à d'autres approches de l'imaginaire, cet ouvrage s'efforce d'envisager la question d'une manière plus large, à la fois dans le temps et à travers la diversité des médias. La littérature disponible est généralement spécialisée à un type de média. C'est ainsi qu'il existe une littérature qui concerne la télévision, une autre Internet, etc. Il n'était évidemment pas question de faire double emploi avec des ouvrages qui sont souvent d'un grand intérêt. Mais, tout en reconnaissant l'utilité de ce genre de démarche, il nous a paru intéressant de proposer une perspective plus générale du phénomène utopique dans son ensemble, sans s'arrêter aux particularités d'un média donné. Et ainsi d'élargir le champ de la réflexion en embrassant les grands médias de masse dans une même réflexion. Cependant, décloisonner la réflexion n'est possible que si l'on dispose d'une approche qui ne s'arrête pas aux spécificités secondaires d'un média donné.

La première partie de notre ouvrage cherche à cerner de façon globale les paradigmes dans lesquels se conceptualisent une société idéale, ainsi que les spécificités de l'utopisme médiatique. Celle-ci se pense à la fois dans le temps, s'inscrivant dans une histoire plus globale des idées, mais aussi dans l'espace. Chaque apparition d'un média le diffracte et le dilate différemment, réveillant des espoirs démiurgiques et en suscitant de nouveaux, souvent en s'inscrivant dans un courant technophile. Mais, *a contrario*, d'anciennes peurs, accusant le système médiatique d'être la forme moderne des jeux de cirque, resurgissent en symétrie.

Les premiers fondateurs de la cybernétique, en formalisant la relation entre l'homme et la machine, ont imaginé, bien avant l'avènement du Net, les conséquences des informations *via* les ordinateurs. Fallait-il laisser l'information en libre accès, avec les possibilités démultipliées pour l'humanité d'avoir accès au savoir, au risque de l'anarchie et de l'entropie, des *fake news* et des rumeurs, ou devait-on davantage redouter les systèmes experts, régis par des spécialistes accrédités, contrôlant l'information et la mal-information, pouvant ainsi faire le jeu des régimes autocratiques, voire des totalitarismes ? La deuxième partie se fait ainsi l'écho de ces débats, lesquels, au XX<sup>e</sup> siècle, ont opposé les promoteurs d'une information sans surveillance préalable à ceux qui préféraient un contrôle en amont. La figure de Norbert Wiener nous a paru incontournable, tant ce mathématicien de génie a pensé et espéré une société de l'information qui puisse contribuer à empêcher que ne se reproduisent les exactions commises pendant la seconde guerre mondiale, tout comme celle de Marshall McLuhan, dont la vision avant-gardiste d'un village global mondial a marqué la pensée utopiste.

Alors que les médias de masse traditionnels cherchent aujourd'hui à se redéfinir, à s'hybrider pour survivre, les réseaux du cyberspace amorcent une révolution en profondeur de notre rapport à la connaissance et à l'information. Peuvent-ils servir de noosphère, au sens de Pierre Teilhard de Chardin, offrant ainsi une couverture mondiale et collective de l'intelligence humaine, un patrimoine cognitif de l'humanité à disposition de chacun, déjà constitué et en train de se faire ? La troisième partie de notre travail aborde les promesses d'un monde nouveau, dématérialisé, où les nouvelles formes de sociabilité sur la Toile pourraient être considérées comme les héritières des phénomènes de contre-culture née dans les années 1960 aux États-Unis, permettant aux publics de s'affranchir de l'impérialisme des médias de masse, ainsi que ses critiques.

Et si, finalement, ce n'étaient pas tant les médias qui représentaient une promesse utopique que l'éducation de tous à ces derniers ? Il serait conséquemment question d'imaginer un système éducatif qui se pense et se focalise sur l'analyse des médias eux-mêmes, afin d'en tirer le meilleur. Après avoir rappelé comment les premiers utopistes ont intégré dans leurs récits une réflexion sur l'éducation, la dernière partie de cet ouvrage interroge le projet de l'éducation aux médias depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et la manière dont il se formalise progressivement. Qu'il s'agisse de récuser les

théories du complot qui fleurissent actuellement ou de dénoncer les passages à l'acte violents glorifiés sur le Net, un consensus de plus en plus large, qu'il soit politique, professoral ou journalistique, appelle à une éducation aux médias généralisée. La mission est-elle trop grande, l'espoir démesuré, qui considère l'éducation aux médias comme l'élément essentiel d'une pensée critique à exercer face aux messages médiatiques ? Plutôt que de la rejeter, faut-il alors, pour construire et développer une éducation humaniste du XXI<sup>e</sup> siècle, accepter la part d'utopie que l'éducation aux médias de masse propose peut-être ?